L'ÉCONOMIE DES JARDINS EN MÉSOPOTAMIE

JOANNÈS Francis, Professeur, Université Paris 1.
39 rue Scheffer 75116 Paris.
01 45 5358 89
francis.joannes@univ-paris1.fr
francis.joannes@mae.u-paris10.fr

Le jardin mésopotamien peut être défini comme un espace marqué par la présence de l'eau et des arbres. La combinaison des deux définit un type de production agricole — le jardin est aussi marqué par l'association de d'un verger et d'un potager[1] — ainsi qu'un espace aménagé, donc marqué par l'empreinte de l'homme sur la nature; il peut également, dans ses attestations littéraires, être vu comme un lieu de détente et de plaisir. Au Ier millénaire av. J.-C., les rois assyriens, babyloniens, puis achéménides ajoutent à leur palais un espace arboré constitué en jardin d'agrément, dont le nom babylonien[2] *pardēsu* est l'exact correspondant du *paradeisos* grec[3]. Le jardin devient alors un prolongement de l'espace bâti de la résidence.

Les questions que suscite l'étude des jardins mésopotamiens sont multiples: l'un des points qui apparaît le plus nettement est que leur localisation est étroitement associée à l'espace urbain. On les trouve d'ailleurs aussi bien dans ce que l'on peut appeler la zone péri-urbaine que dans l'espace intra-muros des grandes villes et cette réalité, confirmée à la fois par l'archéologie et la documentation textuelle explique aussi l'ampleur des surfaces occupées par les grandes villes comme Babylone (fig. 1) ou Uruk (fig. 2). Les zones rurales n'en sont pourtant pas dépourvues, et, comme le montre le schéma réalisé par J. JN. Postgate[4] (fig. 3), on trouve des jardins sur les levées des canaux d'irrigation à proximité des villages, associés là encore à des espaces arborés.

[1] Au sens strict, on distingue les espaces consacrés aux palmiers-dattiers, les vergers où poussent d'autres arbres fruitiers (néflier, grenadier, amandier, pommier, etc…) et les plate-bandes potagères. Dans la pratique, on trouve toutes les associations possibles, le principe de base étant que l'ombre des arbres permet une culture associée de plantes potagères.
[2] Lui-même dérivé du vieux-perse *pardaiδa-*
[3] Les attestations les plus claires de ces jardins royaux datent du Ier millénaire av. J.-C., mais il s'agit d'une réalité bien antérieure. Hammurabi de Babylone (1792-1750), recevant un corps auxiliare de bédouins que lui envoie le roi de Mari leur offre un repas dans les jardins de son palais. Quant aux grands temples de basse Mésopotamie, ils comportent régulièrement un espace arboré utilisé pour certains rituels, qui est souvent mentionné sous la dénomination de «parc/jardin des genévriers»: voir ci-dessous 2.2.
[4] Postgate 1992, p. 175.

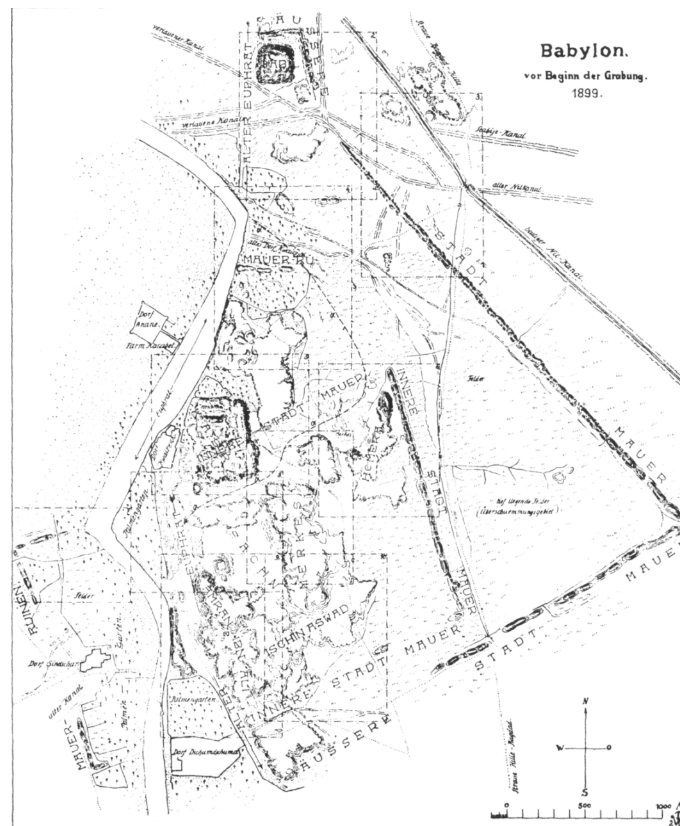

Babylon.
vor Beginn der Grabung.
1899.

Fig. 1

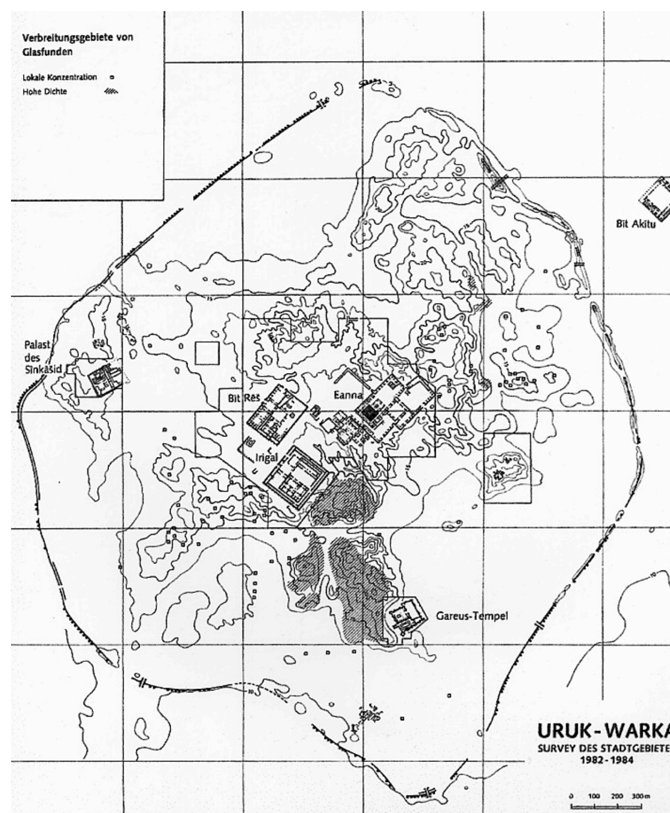

Verbreitungsgebiete von Glasfunden
Lokale Konzentration
Hohe Dichte
Bit Akitu
Palast des Sinkāšid
Bit Rēš
Eanna
Irigal
Gareus-Tempel
URUK-WARKA
SURVEY DES STADTGEBIETES
1982-1984
0 100 200 300m

Fig. 2

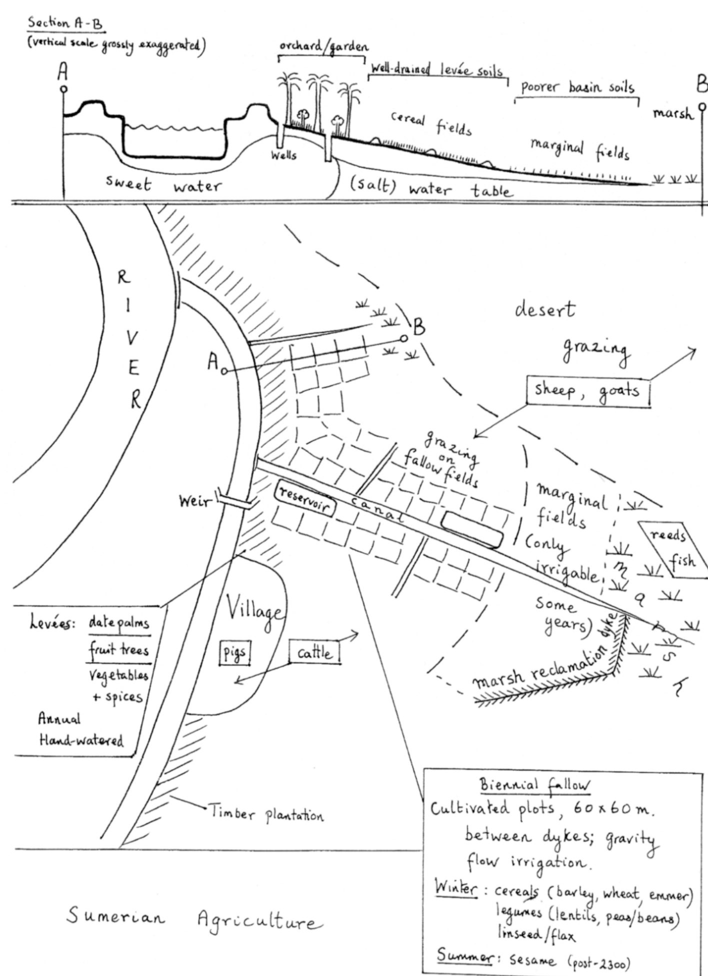


Figure 9:1 Hypothetical sketch of an agricultural cell in South Mesopotamia.

Fig. 3

Mais le jardin mésopotamien apparaît surtout comme un espace naturel intégré à l'espace urbain: en dehors des levées de canaux à proximité des villages, ou de quelques très vastes palmeraies de rapport, le jardin est marqué par un environnement urbain. Un exemple en est abondamment attesté, celui du «jardin Hallat» (*kirû hallat*), qui, dans les grandes villes babyloniennes, est associé au temple campagnard de l'Akîtu où la divinité poliade vient séjourner quelques temps lors des grands rituels de lustration qui affectent sa résidence urbaine[5].

La forte dépendance d'un accès collectif et permanent à l'eau, puisée ou canalisée, fait aussi que les jardins dont on trouve mention sont rarement dispersés, mais apparaissent plutôt regroupés dans des espaces gérés en commun. On note enfin que l'espace du jardin est marqué fondamentalement par l'association des cultures potagères et de l'arboriculture, qui peut être extrêmement spécialisée sous la forme d'une monoculture reposant sur le palmier-dattier.

Si le rôle premier du jardin mésopotamien est de fournir des légumes, des fruits, du bois, il est clair que sa formation en jardin d'agrément, jardin médicinal, jardin cultuel, jardin palatial induit un certain nombre d'usages autres. En dehors de sa fonction productrice, le jardin est aussi un prolongement à l'air libre de l'intimité de la maison, et il fournit à ses

[5] Le cas le plus connu est celui de la *Fête de l'Akītu* (appelée aussi Fête du Nouvel An) qui se tient chaque anéne au solstice de printemps à Babylone. Mais chaque ville sainte babylonienne et assyrienne dispose d'un temple de l'Akītu: voir ci-dessous 2.1.

habitants ombre et fraîcheur. Dès lors, le jardin mésopotamien est aussi une marque de civilisation, car c'est un espace où la nature est dominée et organisé.

1. Jardin et jardinage.

1.1. Max Weber: le jardin, une forme fondamentale de l'économie agricole mésopotamienne.

Pour présenter l'économie agricole mésopotamienne, Max Weber insiste sur la culture maraîchère, qui est selon lui le fondement de l'économie agricole mésopotamienne[6], alors que les géographes antiques insistaient plus sur l'abondance de la production de céréales et sur l'importance de l'élevage:

«Dans les civilisations étatiques de la Mésopotamie, on rencontre très tôt, outre l'élevage de tous les animaux domestiques, une agriculture développée – surtout à Babylone –, sous la forme, dans une très large mesure, de cultures maraîchères intensives. À côté des céréales, les plantations de palmiers dattiers apparaissent comme des composantes habituelles de toutes les fortunes d'importance, et le sésame comme un produit de première nécessité; on trouve aussi, dans les sources, tous les légumes et légumineuses imaginables (..) cultivés notamment dans les jardins royaux».

Le jardin apparaît donc comme un élément fondamental de la production agricole.

1.2. L'urbanité du jardin.

Dans la version classique de l'*Épopée de Gilgameš*, le roi d'Uruk, après avoir édifié une gigantesque enceinte de briques, invite Ur-Sanabi à monter sur la muraille et à contempler la disposition harmonieuse que présente sa ville, à l'intérieur de cet «enclos». Uruk constitue en fait une sorte de cité idéale, divisée en quatre parties fonctionnelles fondamentales: un peu plus de 250 hectares d'habitations (*alu*), la même surface de palmeraies-jardins (*kirû*), *idem* en espaces de travail rassemblés sous la dénomination de «glaisière» (*essu*) et 125 hectares occupés par le sanctuaire de la déesse Ištar (*bît Ištar*). Les jardins-*kirû* sont donc clairement la partie agricole de l'espace urbain, insérée dans celui-ci.

M.-F. Besnier apporte des nuances à cette répartition initiale : «Pourtant, la couronne de verdure des cités mésopotamiennes est bien loin de notre définition actuelle des jardins urbains. D’une part, la plupart des jardins et des vergers sont implantés à l’extérieur de l’enceinte de la cité. Sont-ils perçus par les habitants comme une composante à part entière de l’espace urbain ou sont-ils reliés, dans leur esprit, à la campagne environnante? D’autre part, les jardins et vergers sont, le plus souvent, la propriété de particuliers et donc aménagés sous leur responsabilité et non sous celle des autorités. Enfin, ces terrains sont avant tout des zones de culture. Est-ce une destination exclusive ou sont-ils également ressentis comme des espaces de loisir ? D’après nos sources, les jardins de ville du Proche-Orient antique ne sont pas seulement des vergers de rapport, implantés extra-muros. Certains sont également situés à l’intérieur de l’enceinte d’une cité.[7]».

M.-F. Besnier considère ainsi les jardins et vergers intra-muros, comme une exception, au vu, en particulier, de la densité de l'habitat qui est apparue dans les fouilles des grandes villes mésopotamiennes et l'analyse des données textuelles[8]. La disposition que présente l'*Épopée de Gilgameš* n'implique pourtant pas que le secteur des jardins fasse bloc. On connaît par ailleurs, dans la topographie d'Uruk au Ier millénaire av. J.-C. des espaces qui sont des palmeraies urbaines[9], et D. Charpin a montré que la ville de Larsa au début du IIème

---

[6] Weber 2001, p. 131-132.
[7] Besnier 2001 p. 26.
[8] Cf. en particulier l'étude de Van de Mieroop 1992 sur la ville d'Ur au début du IIème millénaire av. J.-C.
[9] Cocquerillat 1968, p. 14-25

millénaire av. J.-C. comportait un quartier de grandes résidences pourvues de jrdins où le tissu urbain était beaucoup plus lâche que dans d'autres parties de la ville[10].

1.3. Le vocabulaire descriptif du jardin.

Le terme le plus couramment utilisé est celui de *kirû* (en sumérien: ^{giš}kiri$_6$) qui s'applique au sens étroit à la palmeraie et à sa production, les dattes (*suluppu*), et qui est, au sens large, le terme le plus couramment employé pour désigner un jardin, un parc ou un verger en général. Une terminologie plus spécialisée existe, qui distingue le jardin potager (*mūsaru* ou *mūšaru*) et le verger (*ṣippatu*), le premier produisant des légumes verts: ((*w*)*arqū*), le second des fruits (*inbu*).

La présence en grand nombre d'arbres fruitiers ou de palmiers dans les jardins mésopotamiens ne conduit cependant pas les considérér comme des plantations d'arbres, du type «bois», et le vocabulaire topographique distingue soigneusement le verger/palmeraie-*kirû* du bois/forêt-*qištu*, assez peu développé par ailleurs en Mésopotamie et n'y couvrant jamais de très vastes étendues.

À l'époque paléo-babylonienne (18ème siècle av. J.-C.), le lot immobilier attribué pour son entretien à un soldat était composé de trois éléments: une maison (*bītum*), une terre à céréales (*eqlum*) et un jardin-palmeraie (*kirûm*).

Dans les descriptions qui en sont faites, les jardins sont souvent indiqués comme clos: par une enceinte (*igāru*, *limîtu*), qui peut être un mur de terre (*pitiqtu*)[11] ou une haie (*kikkišu*)[12], par mesure de protection contre les animaux et des voleurs éventuels. La jardin ou la palmeraie sont donc ceints d'un mur qui les définit comme un «enclos» (*tarbaṣum*); le jardin peut même comporter une tour (*dimtum*), qui sert de lieu de stockage et de surveillance. Un texte de Nuzi décrit ainsi une propriété rurale[13]: .

...Au milieu de cette terre agricole se trouve une tour de guet et un jardin; au milieu du jardin il y a un puit en briques cuites bien appareillé..

Le jardin est alimenté en eau par le biais de l'irrigation, ou par arrosage à partir de puits (*burtu*). Les droits d'accès à l'eau entraienent des accords complexes comme l'illustre un contrat[14] du milieu du 6ème siècle av. J.-C.:

La tablette de Bêl-lê'i, fils de Šum-iddin, descendant de Sîn-ili concernant la conduite qui amène l'eau depuis le Canal Bânîtu, qu'il avait achetée à Bêlšunu, fils de Kudurru, descendant d'Ir'ani, — puis Mušêzib-Bâba, fils de Marduk-nâṣir, descendant d'Epeš-ili avait emmené cette tablette pour examen et elle avait été perdue dans sa maison —, cette tablette, Nergal-ina-teši-eṭir, fils de Marduk-šâpik-zêri, descendant d'Epeš-ili, l'a restituée à Sîn-ili et ses frères, les fils de Nabû-apla-iddin, descendant de Sîn-ili.

Sîn-ili et ses frères sont officiellement enregistrés comme propriétaires de la conduite d'eau desservant leur palmeraie. Toute tablette, tout duplicat de tablette concernant la conduite qui amène l'eau depuis le Canal Bânîtu de Bêl-lê'i, fils de Šum-iddin, descendant de Sîn-ili qu'il avait achetée à Bêlšunu, fils de Kudurru, descendant d'Ir'ani, qui serait vue dans la maison de Nergal-ina-teši-eṭir, fils de Marduk-šâpik-zêri, descendant d'Epeš-ili ou en tout autre endroit, est la propriété de Sîn-ili et de ses frères.

Les arbres fruitiers et les palmiers qui se trouvent sur le bord du canal (d'irrigation) restent la propriété de Nergal-ina-têši-êṭir. Sîn-ili et ses frères ne bloqueront pas l'eau d'irrigation de la terre agricole de Nergal-ina-teši-eṭir. Nergal-ina-têši-eṭir fournira l'eau

[10] Charpin 2003.
[11] CAD P 437.
[12] CAD K 352.
[13] JEN 160:10 cité dans CAD B 336b
[14] VS 6 66.

d'irrigation depuis son canal à la terre agricole de Sîn-ili et ses frères en partant du canal du tâmirtu Bânîtaia.

Témoins. Fait à Babylone, le 9 Addaru de l'an 2 de Nabonide, roi de Babylone.

Il faudrait faire aussi entrer dans la catégorie des jardins les espaces dévolus à la vigne, mais celle-ci est une réalité assez peu mésopotamienne, et surtout attestée dans le Proche-Orient occidental, de même que l'olivier. On trouve quand même dans les textes quelques mentions de «verger à raisin» à l'époque néo-assyrienne (^{giš}kiri$_6$-geštin-meš, ou *kirû ša* $^{\text{(giš)}}$*tillit*).

Le vocabulaire akkadien ne distingue pas, en fait, entre le jardin urbain de petite taille associant potager et verger pour les besoins d'une famille et la grande palmeraie rurale placée le long d'un canal d'irrigation: tous deux sont appelés *kirû*. Ils présentent certes des spécificités communes: présence de l'eau permanente, arbres et ombre, travail à la main.Mais on peut dire que la notion même de jardin disparaît à partir d'une certaine taille de la palmeraie: il n'est d'ailleurs pas sûr que dans de tels grands ensembles l'emplacement situé sous les palmiers soit systématiquement dévolu à des cultures maraîchères: peut-être y avait-il aussi des arbres fruitiers associés. On note cependant que le personnel agricole qui exploite palmeraies et jardins est appelé d'un nom unique: il s'agit des *nukarribu* qui sont à la fois des arboriculteurs, des phéniciculteurs, et des jardiniers. Aqqî qui a élévé Sargon d'Akkad était à la fois un puiseur d'eau (*dālû*) et quelqu'un pratiquant la culture des palmiers (*nukarribūtu*).

1.4. Qui travaille la terre du jardin?

Le jardinage est en effet affaire de spécialistes, les arboriculteurs-*nukurribu*, qui pratiquent la pollinisation artificielle sur les palmiers. La mise en place des toutes premières techniques de ce genre est évoquée dans un passage, malheureusement lacunaire, du mythe sumérien d'Inanna et Šukaletuda: instruit par le dieu Enki, c'est un corbeau qui fait pousser les premières rangées de légumes en plate-bandes, qui pratique la première pollinisation artifielle sur un palmier, et qui utilise le premier shadouf pour arroser son jardin.

Dans les contrats d'époque néo-babylonienne (6ème siècle av. J.-C.), les obligations de l'arboriculteur sont les suivantes: il doit d'abord entourer son terrain d'un mur de terre, ou d'un rideau d'arbres. En clause annexe, il peut être amené à planter des arbres fruitiers entre les palmiers (un texte mentionne ainsi 30 figuiers, 20 grenadiers, et 3 pommiers).

Au mois d'Abu, soit juillet-août, le *nukurribu* doit retourner la terre pour l'aérer en vue de l'arrivée de l'eau et creuser ou dégager les rigoles d'irrigation et leurs embranchements amenant l'eau jusqu'à l'intérieur du terrain; il doit parfois préparer aussi des canaux d'écoulement. L'exploitant irrigue la palmeraie dès que l'eau d'irrigation est distribuée. La construction du muret peut d'ailleurs n'intervenir qu'à ce moment, mais elle est nécessaire pour retenir les eaux et protéger la palmeraie contre les intrusions des animaux ou les vols, d'où la nécessité d'y monter la garde.

L'irrigation permet aussi la mise en culture de la terre sous les palmiers: il faut en effet éviter qu'elle ne se déssèche, et profiter de l'eau et de l'ombre des arbres pour planter des cultures, le plus souvent maraîchères. L'exploitant doit donc enlever les mottes de terre durcies, les pierres, et une matière appelée *miṣru*, dont le sens reste encore indéterminé[15].

Parallèlement, l'exploitant doit surveiller les palmiers eux-mêmes et en protéger les différentes parties, ainsi que les jeunes pousses. Autant que possible, il doit éviter que les palmiers ne s'affaissent ni ne se brisent et il ne doit pas les «négliger» (*puššuhu/šupšuhu*).

La culture des produits maraîchers ne fait pas l'objet de clauses spécifiques: elle ne nécessite pas de techniques élaborées et donc pas de mise par écrit.

---

[15] Cf. CAD M p. 116 a.

Après la récolte des dattes dans le courant de l'automne, la tâche dévolue à l'arboriculteur est décrite ainsi par D. Cocquerillat[16]:

«Il ne reste alors, dans les mois qui suivent la récolte et précèdent la floraison qu'à nettoyer la palmeraie: à débarrasser l'arbre du rang de plames le plus bas ainsi que des gourmands et des rejets inutilisés. Cette opération, ainsi que l'ablation des hampes de régimes doit être faite au ras du tronc.».

2. Des cas particuliers.

Il existe quelques cas particuliers de jardins qui nous éclairent sur leur conception et sur l'utilisation qui en est faite. Dans ce contexte, les jardins des temples occupent une place très particulière, et l'on peut ici examiner trois cas significatifs: celui du jardin Hallat, celui des jardins médicinaux, celui, enfin, des jardins à fonction symbolique ou rituelle.

2.1. Le *kirû hallat*[17] est le nom générique que porte le jardin potager atatché à un temple dans la Babylonie du Ier millénaire av. J.-C., celui qui fournit les légumes (*arqū*) intégrés aux repas quotidiens servis en offrande aux statues divines. Ces jardins sont disposés normalement à l'extérieur de la ville, formant un ensemble composé de plusieurs parcelles, et ils associent le plus souvent une palmeraie avec une production potagère. Le *kirû hallat* a fait l'objet d'une étude très documentée de D. Cocquerillat[18], que sont venues compléter de nouvelles données textuelles, sans changer les conclusions proposées par cet auteur. Si la mise en culture de ces jardins est très classique, leur gestion présente une particularité, puisque cette gestion est partagée entre plusieurs prébendiers, possesseurs de parcelles correspondant semble-t-il à la fourniture de légumes et de fruits sur une période de temps donnée (souvent à base quotidienne) du calendrier cultuel. Ces jardiniers portent le titre babylonien de *rab banê*, qui demeure intraduisible[19]. Une attention toute particulière est portée à la qualité des productions de ces jardins Hallat, qui terminent sur la table des dieux et doivent donc être d'une qualité parfaite. On suppose d'autre part que les prébendiers qui sont les propriétaires nominaux de ces parcelles et qui appartiennent en général à la notabilité urbaine, n'ont pas de vraies compétences arboricoles ou horticoles. Ils n'en sont donc pas les exploitants réels, laissant ce travail à des jardiniers spécialisés. Cependant la situation paraît varier beaucoup selon les lieux. À Sippar, en Babylonie septentrionale, M. Jursa a pu, en s'aidant des données textuelles, reconstituer un plan schématique du *kirû hallat* de l'Ebabbar, le temple du dieu Šamaš, qui se trouve au confluent de l'Euphrate et d'un canal appelé *harīṣu*[20] (fig. 4).

---

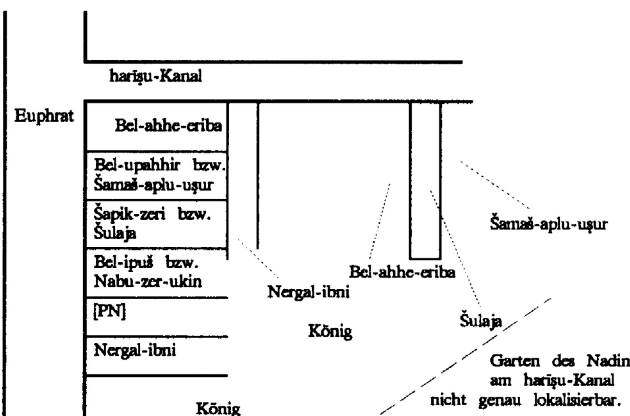
[16] Cocquerillat 1968, p. 35.

[17] L'étymologie exacte du mot *hallatu* reste disputée, mais constitue sans doute un emprunt araméen: cf. CAD H p. 44 et AHw p. 312.

[18] Cocquerillat 1973.

[19] Cf. Borger 2003, p. 149 n°553, *sub* GAL-NI. La version idéogrammatique de *rab banê*, en sumérien (gal-dù) ressemble beaucoup à l'ancien idéogramme santana (akkadien: *saddanakkum*) qui désigne au IIème millénaire av. J.-C. l'adminstrateur des palmeraies. Il y a peut-être eu une remotivation graphique à partir d'un même groupe de signes cunéiformes, et la formation d'une équivalence akkadienne (*rab banê*) artificielle.

[20] Jursa 1995, p. 62.



Gärten der *rab-banê* am Euphrat und am *harīṣu*-Kanal.

Fig. 4.

La gestion du jardin Hallat peut également être illustrée par deux contrats d'Uruk, en Mésopotamie méridionale, l'un enregistrant un défaut de qualité de la production d'une parcelle, l'autre traitant de la vente d'une prébende de jardinier du jardin Hallat à l'époque séleucide:

YOS 6 222.

Le 4ème jour d'Elul de la 12ème année de Nabonide, roi de Babylone, (au titre de) la fonction de rab banê *devant la Dame d'Uruk, Nanaia et Bēlti-ša-Rēš (incombant à) Anu-šum-līšir, fils de Nabû-apal-iddin, celui-ci, ayant fourni des dattes et des grenades pour la table de la Dame d'Uruk, à cause de (leur) mauvais état, elles n'ont pas été présentées à la Dame d'Uruk et cela a provoqué une interruption (du service). Zērīya, l'Administrateur de l'Eanna, fils d'Ibnaia, descendant d'Egibi et les scribes-comptables de l'Eanna ont présenté à la Dame d'Uruk des dattes et des grenades provenant de l'Eanna. Il (l'Administrateur) a jeté aux fers dans l'Eanna Anu-šum-līšir et a mis sous scellés les dattes et les grenades que celui-ci avait présentées pour la table et qui, à cause de leur mauvais état, n'ont pas été offertes.*
(Témoins). (Fait à) Uruk au mois d'Elul, le 4ème jour, la 12ème année de Nabonide (= 544 av. J.-C.).

BRM 2 13.

*Kidin-Anu, fils de MušēzibAnu, fils de Ša-Anu-lišlim, de son plein gré, a vendu pour toujours à Lābāši, fils d'Anu-zēr-iddin, descendant d'Ekur-zākir, une journée des 11ème et 12ème jours de sa prébende de jardinier-*rab banê *devant Anu, Antu, Ištar, Nanaia, Bēlti-ša-Rēš et de tous les dieux de leurs temples, de chaque mois pendant toute l'année (avec) les fêtes* guqqu *et les jours* eššeššu *et tout ce qui dépend de cette journée des 11ème et 12ème jours de cette prébende de jardinier-*rab banê, *(détenue) en commun avec ses co-prébendiers, pour 8 sicles d'argent en statères d'Antiochos de très bonne qualité, pour le prix complet. Kidin-Anu, fils de Mušēzib-Marduk, a reçu les 8 sicles d'argent, prix d'une journée des 11ème et 12ème jours de cette prébende de jardinier-*rab banê*, des mains de Lābāši, fils d'Anu-zēr-iddin. Il est payé.*

*Le jour où une contestation se produira à propos de cette journée des 11ème et 12ème jours de cette prébende de jardinier-*rab banê*, Kidin-Anu, le vendeur de cette prébende, fils de Mušēzib-Anu et Kidin-Anu, fils d'Anu-uballiṭ, fils de Šamaš-zēr-ibni, devront en faire l'apurement et indemniser au dodécuple Lābāši, fils d'Anu-zēr-iddin, descendant d'Ekur-zakir,*

*pour toujours. Kidin-Anu, fils de Mušēzib-Anu et Kidin-Anu, fils d'Anu-uballiṭ sont garants solidairement pour l'apurement de cette prébende, pour toujours. La journée des 11ème et 12ème jours de cette prébende de jardinier-*rab banê *est la propriété de Lābāši, fils d'Anu-zēr-iddin, descendant d'Ekur-zākir, pour toujours.*

(Témoins). Anu-uballiṭ, scribe, fils d'Itti-Anu-nuhšu, descendant de Sîn-leqe-unninni. Uruk. Le 21 Kislîmu de l'an 49 d'Antiochos et Antiochos, les rois (= 263 av. J.-C.).

2.2. Le jardin médicinal.

Un second type de jardin propre aux sanctuaires est associé à un bâtiment dédié à la fabrication des substances odorantes et pharmaceutiques, que les textes appellent le *bīt hilṣi*[21]. Si l'on prend le cas du temple d'Ištar à Uruk, l'Eanna, le rituel *LKU* 51[22] montre que, dans ce déroulement du rituel, au sortir du *bīt hilṣi*, la déesse Aška'ītu venait se promener dans le jardin du temple. Ce jardin servait donc à une série d'opérations cultuelles et de cérémonies, mais était surtout l'endroit où l'on trouvait plantes aromatiques et médicinales.

On note aussi la proximité à Uruk du *bīt hilṣi* et du *kirî burāši*, le «jardin des genévriers», un parc arboré qui est attesté en d'autres lieux comme Babylone[23]. Là encore, si ce genre d'espace arboté avait plusieurs autres fonctions, il était aussi le lieu par excellence où l'on pouvait faire pousser des plantes médicinales.

À l'époque séleuco-parthe, le *bīt hilṣi* existait toujours à Babylone, et il était partie prenante du temple de la déesse de la médecine, Gula, dans son sanctuaire de l'Esabad.On sait de plus qu'à la même période l'Esagil disposait encore d'un «parc des genévriers», qui n'était sans doute pas le seul de la ville.

La liaison entre les déesses féminine, le *bît hilṣi* et le parc des genévriers compris comme un jardin médicinal est-elle purement fortuite? Dans le cas de Gula, la tonalité médicale apparaît, en arrière-plan, assez nettement. Pour Uruk et Sippar, on note simplement que c'est la déesse la plus attachée à la ville par son nom même qui est impliquée.

Il apparaît donc que les grands sanctuaires néo-babyloniens disposaient de parcs ou de jardins, dans lesquels on faisait pousser, entre autres, des végétaux aromatiques. La production de ces jardins, jointe à des achats à l'extérieur, était utilisée dans un bâtiment particulier du temple, une sorte d'officine de traitement des aromates, le *bīt hilṣi*, de nature assez voisine de celle des bâtiments d'apothicaire des couvents médiévaux[24].

2.3. Les aspects cultuels du jardin du temple.

Parallèlement aux fonctions productrices, soit pour les offrandes alimentaires, soit pour les plantes médicinales, le jardin de temple a également une fonction purement religieuse: il fait partie des espaces cultuels aménagés au sein des sanctuaires avec des cérémonies particulières qui s'y déroulent[25]: on a vu plus haut la mention récurrente du «parc/jardin des genévriers» dans plusieurs grands temples d'Assyrie ou de Babylonie depuis le IIème millénaire av. J.-C. On sait, d'après le *rituel du mariage sacré*[26], qu'à Borsippa l'union du dieu Nabû et de la déesseTašmētu se passait en partie dans le jardin du temple:

> *«Pourquoi, pourquoi es-tu ainsi parée, ma chère Tašmētu?».*
> *— «C'est pour aller au jardin avec toi, mon cher Nabû,*
> *Laisse moi aller dans le jardin, dans le jardin et vers mon seigneur.*

---

[21] Mot à mot: le «bâtiment de l'huile filtrée», où sont fabriqués les parfums, mais aussi les préparations thérapeutiques dont a besoin le personnel du temple.

[22] Falkenstein 1979.

[23] À propos du ^{giš}kiri$_6$-šem-li/*kirî burași*, *c*f. Linsen 2004, p. 147 et note 116

[24] Cf. Joannès 2006

[25] Cf. CAD K p. 414

[26] Matsushima 1988.

Laisse moi aller encore au jardin des délices,
On n'a pas placé mon siège parmi les sages conseillers[27].
(Car) je veux voir de mes propres yeux cueillir ton fruit,
et je veux entendre de mes propres oreilles tes oiseaux pépier!».

Il reste qu'il n'est pas facile de localiser plus précisément ces jardins cultuels car il faudrait, dans les textes pouvoir toujours faire la différence entre d'une part un jardin cité comme «appartenant à une divinité», et qui peut être un espace agricole exploité pour le compte du temple, remplissant les mêmes fonctions que le *kirû hallat* vu plus haut et, d'autre part, le jardin inclus dans l'espace d'un sanctuaire, qui complète l'espace bâti et qui sert au déroulement de certains rituels. On connaît par exemple, d'après des mentions textuelles, un «jardin du dieu Adad» dans la ville d'Aššur, un autre relevant de la même divinité dans la ville assyrienne d'Arrapha et dans lequel poussent des genévriers-*daprānu*; une lettre néo-assyrienne rapporte les malheurs d'un renard dans le jardin du dieu Aššur[28]. Sont également mentionnés des jardins des dieux Nergal, Shamaš, Uraš, etc. C'est dans le jardin du dieu Šamaš, dieu du soleil et de la justice que sont traités certains procès.

Enfin, on peut mentionner deux inventaires complémentaires de jardins/palmeraies d'Uruk[29], recopiés d'après des originaux plus anciens, l'un sous le règne du roi Aššurbanipal (668-627) l'autre en l'an 2 du roi Kandalānu (645): ils dressent la liste des «jardins des temples d'Uruk», qui semblent être des palmeraies, parfois de grandes dimensions[30], désignées soit par leur localisation: «en haut» ou «en bas» de la ville, le long de certains canaux pour les terres hors les murs, près de certains temples («le *bīt akītu* de la campagn», le temple d'Ea), ou rattachées directement à une divinité (Pabilsag, Uṣur-amassu, Ninurta). Le texte le plus ancien précise (ll. 61-63):

...Total: 43 jardins/palmeraies à l'intérieur de la ville et 4 près de la rampe de la muraille, au bord du canal Hariṣu et du canal Harri-ša-Ninurta, qu'Aššur-bān-apli, le roi d'Assyrie, lors du contrôle effectué à Uruk, a repris des mains des Urukéens pour les redonner au dieu Ninurta d'Uruk....

Encore à l'époque séleucide (année 146 de l'ère séleucide = 166/65 av. J.-C.), une maison à Uruk est décrite ainsi[31]:

Anu-bēlšunu, fils de Nidinti-Anu, fils de Ana-rabî-ka-Ana, descendant de Kidin-Marduk, de son plein gré (a vendu) une maison bâtie relevant du Trésor du dieu Anu, dans le quartier du «Village des temples» à l'intérieur de la ville d'Uruk. La longueur supérieure, au nord, est limitrophe de l'allée de sortie des maisons et du jardin de l'Ehilianna[32]*; la longueur inférieure, au sud, est limitrophe de la maison de Niqnūru/Nikanôr, fils d'Andarniqusu/ Andronikos; la largeur supérieure, à l'ouest, est limitrophe d'une rue piétonnière; la largeur inférieure, à l'est, est limitrophe du jardin de l'Ehilianna.*

---

[27] = dans la salle des délibérations.
[28] ABL 142: 00-00 «Un renard est entré dans la ville d'Aššur, il est tombé dans un puit dans le jardin du dieu Aššur, on l'en a retiré et on l'a tué.»
[29] AnOr 9 2 et 3. Ces textes ont été déposés dans les archives du temple et servaient de cadastre de référence au 6ème siècle av. J.-C. La récurrence de certains noms propres renvoie sans doute à un mode d'occupation proche de celui des prébendiers du jardin Hallat. Le document renvoyait aux occupants initiaux, dont les decscendants pouvaient justifier auprès du temple leur droit à cultiver ces plameraies/jardins.
[30] Seuls sont cités les «fronts» (= les largeurs) des pièces de terres, qui sont normalement en bordure directe du canal d'irrigation. Si la dimension la plus fréquente dans le tissu urbanisé est de 50 m, on trouve aussi des largeurs de 100 m dans les quartiers dits «en contrebas», moins densément occupée, et de 500 m et plus hors de la ville.
[31] VS 15 13, ll. 1-6.
[32] Temple dédié à la déesse Nanaia à Uruk.

2.4. Les jardins palatiaux.

Dans un contexte profane, la fonction médicinale est aussi celle du célèbre jardin palatial[33] que le roi Merodach-baladan II (Marduk-apla-iddin 721-710) avait fait planter à Babylone, et qui est, pour l'heure, le seul jardin du palais dont on ait une mention assurée, à défaut des «jardins suspendus» de la période postérieure[34]. Le texte *CT* 14, 50 fournit la composition des plate-bandes de ce jardin royal (beaucoup de ces plantes n'ont pu être clairement identifiées).

Col. i.

ail.
oignon
poireau
alliacée-*mirgu*

---

crocus(?)
šasnibu
kuniphu
échalotte

---

menthe(?)
menthe, variété *nanahu*
menthe, variété *hamuk*
menthe, variété *qurnu*

---

hispu épineux
murzumurza
(légume) amer

---

salade.
suhullatu
betterave (?)
ammi.

Col. ii.

šitu (variété de casse)
portulaca.
manga (plante à potasse)
šumittu (plante à potasse)
qaqullu ((plante à potasse)

---

hu…
hur…
labuk…
kamâ…
t*uzar…*

---

saponaire (?)
safran

---

[33] CT 14 50.
[34] Sur la question de la réalité des Jardins Suspendus, voir les propositions antagonistes de Wiseman 1985 et Dalley 1994.

coriandre
roquette

---

une variété de poireau
origan
thym
thym
une variété de thym (?)

Col. iii

plante à bulbe
navet
radis
concombre
artemisia à absinthe
………………
nad|ṭal

---

yaquqānu
yarqānu
sagapenum.
«fondement de servante»

---

kukkānītu
kusīpu
«corne de cerf»
«*halla* d'oiseau»
salade *haltu*
salade *haṣuttu*

---

hambaṣūṣu
habbaqūqu
lihburu

Col. iv

«langue de chien»
kanašuttu

---

luzerne(?)
fenugrec
niqdu (tinctorial ?)
fenouil ?
melon
piqqutu

---

corbeilles de palmes
paniers
paniers *mazruttu*

---

zabilu
binna

tunakkap

———————————

Plate-bandes de
Merodach-baladan, le roi
Écrit et vérifié conformément à l'original
Tablette de Marduk-šum-iddin
que celui qui révère Marduk ne l'emporte pas!

2.5. Le jardin d'agrément.

Rapporté aux attestations littéraires, le jardin d'agrément est un lieu très particulier, qui associe l'intimité de l'espace habité avec la fraîcheur ombragée et la luxuriance d'un espace naturel. Il est significatif de trouver, dans les multiples récits suméro-akkadiens concernant la déesse Ištar plusieurs épisodes qui la mettent en rapport avec le jardin et son personnel: c'est pendant qu'elle dort à l'ombre d'un arbre du jardin qu'elle est violentée par le jardinier Šukaletuda, dont elle se vengera ensuite cruellement; elle éprouve par ailleurs un penchant pour Ishullanu, le jardinier de son père. Mais comme il repoussé ses avances, elle le transforme en créature-*dalîlu ou dallalu,* interprétée comme une grenouille, ou suivant une suggestion d'A. George, comme un nain de jardin[35]. Le futur Sargon d'Akkad, enfant abandonné par sa mère dans un couffin sur l'Euphrate et recueilli par le puisatier Aqqî, exerce lui aussi le métier de jardinier que lui a appris son père adoptif quand il rencontre la déesse et l'éblouit par sa prestance.

Ce type de jardin n'est naturellement pas réservé aux seules divinités, et le souverains en ont fait largement usage: un texte du roi Aššurnaṣirpal II célèbre le jardin des délices (*kirī ṣihāte*) et des plaisirs (*kirī rišāte*), qu'il avait fait aménager lors de la construction de son palais de Kalhu, et sans doute est-ce dans cette description que l'on trouve ce qui se rapproche le plus du prototype des *Jardins suspendus* de Babylone:

J'ai creusé un canal depuis le Zab supérieur, en traversant le flanc d'une montagne et je lui ai donnaé comme nom Patti-hegalli. J'irriguai ainsi les basse-terres de la vallée du Tigre et je plantai des vergers avec toutes sortes d'arbres fruitiers dans la zone qu'il traversait; je mis du raisin à presser et je fis l'offrande des prémisses à Aššur mon Seigneur et aux temples de mon pays. Cette ville (= Kalhu), je la vouai au dieu Aššur, mon Seigneur.

*Dans les pays que j'ai parcourus et les montagnes que j'ai traversées, les arbres et les graines que j'ai sélectionnés étaient: le cèdre, le cyprès, le buis, le genévrier-*burāšu*, le myrte, le genévrier-*daprānu*, l'amandier-*lammu*, le palmier-dattier, l'ébène, le bois de rose, l'olivier, le* ṣuṣūnu*, le chêne, le tamaris, l'amandier-*duqdu*, le térébinthe et le* murrānu*, le conifère-*mehru*, le* ŠE-HAR*, le* tīyatu*, le chêne de Kaniš, le* haluppu*, le* ṣadānu*, le grenadier, le prunier, le sapin, l'*ingirašu*, le poirier, le cognassier, le figuier, la vigne, le poirier-*angašu*, le pin-*ṣumlalû*, le* titipu*, le* ṣippūtu*, le lilas de Perse, le pommier de cannaie, le* habbaqūqu*, la férule, l'*urzīnu *et le* kanaktu*.*

Le canal tombait d'en haut en cascade à travers le verger, et les parfums se répandaient dans les allées; les ruisseaux, aussi nombreux que les étoiles du ciel, coulaient dans ce jardin des délices; les arbres à grenades, qui, comme les vignes, produisent des fruits en grappes, embaumaient l'air dans ce jardin ……….; et moi, Aššurnaṣirpal, je cueillai des fruits dans ce jardin des plaisirs, comme un ……….[36] .

On connaît, par ailleurs, le célèbre relief du roi Aššurbanipal sur son lit de repos partageant un repas avec son épouse assise à côté de lui, sous les treilles du jardin du palais.

---

[35] Selon George 2003, p. 000

[36] Grayson 1991, p. 290

L'espace symbolique qu'est le jardin royal peut être réduit à sa plus simple expression: dans le palais de Mari, au début du 18ème siècle av. J.-C., se dressait, dans la *Cour du palmier*, un arbre artificiel[37]. Les fouilles allemandes de Dūr-Katlimmu, dans la vallée du Habur, ont pu mettre en évidence dans l'un des espaces centraux de la *Résidence néo-assyrienne*, un dispositif analogue de fosses destinées à contenir des arbustes ou des arbres et formant un petit jardin symbolique à l'intérieur de l'habitation[38].

Enfin, même s'il faut plutôt les chercher dans les capitales assyriennes qu'à Babylone, les *Jardins suspendus*, réels ou mythiques, sont l'une des images de marque du cadre de la vie royale en Mésopotamie. N'est-ce pas, d'ailleurs, le modèle du jardin mésopotamien qui inspira le rédacteur du chapitre II de la Genèse?[39] Le jardin mésopotamien est donc le lieu où se conjuguent l'espace urbain civilisé et les forces de la nature, le lieu où est produite, en usant de toutes les ressources de la compétence horticole, une part fondamentale de l'alimentation humaine. C'est l'endroit par excellence où se marque l'ordre et où se met en pratique la civilisation, fondamentalement hostile aux espaces de la pure nature sauvage, ou qui les dévalorise. Car le jardin est aussi le lieu où s'exprime la force brute de la nature et il peut représenter la première étape de la dégradaton de l'espace bâti. Une indication intéressante est fournie à cet égard par un passage d'une inscription du roi Nabonide (556-539) qui signale que l'espace occupé anciennement par le temple du dieu Sîn avait été laissé à l'abandon, et qu'il était revenu à l'état de nature, c'est-à-dire à l'état de jardin[40]:

.. son emplacement avait été négligé et s'était transformé en ruines; des palmiers sauvages et des arbres fruitiers avaient même poussé à l'intérieur. Je coupai ces arbres, j'enlevai la terre des décombres, je vis réapparaître le temple et j'identifiai l'endroit de son dépôt de fondation...

Le jardin se situe ainsi clairement à la lisière de deux mondes.

---

[37] Margueron 2004 p. 463 (description de la «Cour du palmier») et 499-500 (absence de vrais jardins à l'intérieur du palais).
[38] Kühne 2007.
[39] Genèse II, 8-10 (traduction Dhorme 1956, p. 7): «Iahvé Élohim planta un jardin en Éden à l'Orient, et il y plaça l'homme qu'il avait formé. Iahvé Élohim fit germer du sol tout arbre agréable à voir et bon à manger, ainsi que l'arbre de vie au milieu du jardin et l'arbre de la science du bien et du mal. Un fleuve sortait d'Éden pour arroser le jardin et de là se divisait pour former quatre têtes.»
[40] Schaudig 2001, p. 374.

Résumé

Si le rôle premier du jardin mésopotamien est de fournir des légumes, des fruits, du bois, il est clair que l'usage en jardin d'agrément, jardin médicinal, jardins de temple, jardin du palais induit un certain nombre d'usages autres. En dehors de sa fonction productrice, le jardin est aussi un prolongement à l'air libre de l'intimité de la maison, et il fournit à ses habitants de l'ombre et de la fraîcheur. Dès lors, le jardin est aussi une marque de civilisation, car c'est un espace où la nature est dominée.

<version anglaise>.

Mots-clés

potager, verger, palmeraie, irrigation, jardin d'agrément, jardin médicinal.
garden, orchard, palm grove, irrigation, pleasure garden, medicinal garden.

Légendes des figures

Fig. 1 Le site de Babylone (état du Ier millénaire av. J.-C.). L'espace situé entre la muraille extérieure et la muraille intérieure était occupé par de schamps et des jardins/palmeraies.
Fig. 2: Le site de la ville d'Uruk en basse Mésopotamie méridionale (état de la fin Ier millénaire av. J.-C.). Les espaces en contrebas étaient majoritairement occupés par des jardins et des palmeraies.
Fig. 3 Schéma de répartition des espaces d'habitation et de culture dans un village traditionnel du sud de la Mésopotamie.
Fig. 4 Schéma d'organisation des parcelles du jardin Hallat à Sippar à l'époque néo-babylonienne. D'après Jursa 1995, p. 62.

Abréviations et Bibliographie

ABL R. F. Harper, *Assyrian and Babylonian Letters Belonging to the Kouyunjik Collections of the British Museum*, 14 vol., Londres-Chicago, 1892-1914.
AHw W. von Soden, *Akkadisches Handworterbuch*.
AnOr 9 A. Pohl, *Neubabylonische Rechtsurkunden aus den Berliner Staatlichen Museen*, II. Teil, Analecta Orientalia 9, 1934, Rome.
BRM 2 A. T. Clay, *Legal Documents from Erech dated in the Seleucid Era (312-65 B.C.)*, Babylonian Records in the Library of J. Pierpont Morgan 2, New Haven,1913.
CAD *The Assyrian Dictionary of the Oriental Institute of the University of Chicago*, Chicago, 1946-.
CT 14 R. Campbell Thompson, *Cuneiform Texts friom Babyonian Tablets in the Britsih Museum*, Part XIV, Londres, 1902 (réimpression 1964).
JEN *Joint Expedition with the Iraq Museum at Nuzi*.
LKU A. Falkenstein, *Literarische Keilschrifttexte aus Uru*k.
VS 15 O. Schröder, Kontrakte der Seleukidenzeit aus Warka, Vorderasiatische-schriftdenkmäler 15, 1916, Leipzig.
VS 6 A. Ungnad, *Neubabylonische Privaturkunden*. Vorderasiatischen Abteilung. Vorderasiatischeschriftdenkmäler 6, 1908, Leipzig..
YOS 6 R. P. Dougherty, Records from Erech, time of Nabonidus (555-538 B.C.). Yale Oriental Series 6, 1920, New Haven.

Besnier M.-F.,
2001 «Les jardins urbains du Proche-Orient antique», *Histoire urbaine* 1, p. 25-45.
Borger R.,
2003 *Mesopotamisches Zeichenlexikon*, Münster.
Charpin D.,
2003 « La politique immobilière des marchands de Larsa à la lumière des découvertes épigraphiques de 1987 et 1989», in J.-L. HUOT (dir.), *Larsa, travaux de 1987 et 1989*, Beyrouth, Institut français d'archéologie du Proche-Orient, p. 311-322.
Cocquerillat D.,
1968 *Palmeraies et cultures de l'Eanna d'Uruk (559-520)*. Ausgrabungen der Deutschen Forschungs-gemeinschaft in Uruk-Warka 8, Berlin.
1973 Recherches sur le verger du temple campagnard de l'Akītu (KIRI6 hallat), *Die Welt des Orients* VII, p. 96-134.
Dalley S.,
1994 « Nineveh, Babylon and the Handing Gardens »,*Iraq* LVI, p. 45-58.
Dhorme E.,
1956 *La Bible*, 2 tomes, La Pléiade, Paris.
Falkenstein A.,
1931 *Literarische Keilschrifttexte aus Uruk*, Berlin.
Foster B., .
1996 *Before the Muses. An Anthology of Akkadian Literature*, Bethesda, Maryland.
George A. R.,
2003 *The Babylonian Gilgamesh Epic*, 2 vol., Londres.
Grayson A. K., .
1991 *Assyrian Rulers of the Early First Millenium BC. I (1114-859 BC)*, The Royal Inscriptions of Mesopotamia, Assyrian Periods, volume 2, Toronto.
Joannès F.,
2006 «Traitement des malades et *bît hilṣi* en Babylonie récente», dans L. Battini et P. Villard (éds.), *Médecine et médecins au Proche-Orient ancien*, Oxford, Archaeopress, BAR International Series, 1528, p. 73-90.
Jursa M.,
1995 *Die Landwirtschaft in Sippar in neubabylonischer Zeit*, *Archiv für Orientforschung* Beiheft 25.
Kühne H.,
2007 «Neues zu den Gärten in Assyrien». *Baghdader Mitteilungen* 37, p. 227-238.
Linsen M.J.H.,
2004 *The Cults of Uruk and Babylon, The temple ritual texts as evidence for hellenistic cult practice*, Cuneiform Monographs 25, Leiden.
Livingstone A.,
1989 *Court Poetry and Literary Miscellanea*, State Archive of Assyria, volume III, Helsinki.
Margueron J.-C.,
2004 *Mari : métropole de l'Euphrate au IIIe et au début du IIe millénaire av. J.-C.*, ERC, Paris.
Matsushima E.,
1988 «Les rituels du mariage divin dans les documents accadiens», *Acta Sumerologica* 10, p. 95-128.
Postgate J. N.,
1992 *Early Mesopotamia. Society and Economy at the Dawn of History*, Londres-New York.

Schaudig H., .
2001 *Die Inschriften Nabonids von Babylon und Kyros' des Großen, samt den in ihrem Umfeld entstandenen Tendenzschriften. Textausgabe und Grammatik.* Münster, Ugarit-Verlag.
Van de Mieroop, M., .
1992 *Society and Enterprise in Old Babylonian Ur*. Berliner Beiträge zum Vorderen Orient Band 12, Berlin.
Weber M.,
2001 *Economie et Société dans l'Antiquité*, trad. C. Colliot-Thélène et Fr. Laroche, Paris, La Découverte.
Wiseman D. J.,
1985 *Nebuchadrezzar and Babylon*, Londres.